

# Table des matières

Avant-propos.....	5
<b>Le minéral : AIR.....</b>	<b>8</b>
Vertiges sous les étoiles.....	9
Un si beau voyage.....	17
Lettre outremer.....	21
Les quatre saisons.....	25
Cro-Magnon, moi et les étoiles.....	29
<b>Le minéral : EAU.....</b>	<b>31</b>
La vallée de la soif.....	32
Permis de polluer.....	36
Le sel de l’océan.....	42
Voyages autour de mon verre de jus d’orange.....	45
Ravage blanc.....	49
<b>Le minéral : FEU.....</b>	<b>56</b>
Millénaire de la Renaissance.....	57
La Terre qui se vide.....	61
La brigade de la Saint-Valentin.....	66
Invasion.....	71
Une histoire à deux balles.....	80
Cro-Magnon, moi et les étoiles.....	82
CRAS.....	84
J’ai lancé la bombe atomique.....	89
Planète verte.....	94
La belle fée Gore et la chenille Kof.....	97
<b>Le minéral : TERRE.....</b>	<b>99</b>
Opération Granus.....	100
Murs... murs.....	109
Merde, alors !.....	119
L’habitude.....	128
Les cartes.....	130
La Boule de bitume.....	138
Bananes à roulettes.....	143

Catastrophe.....	147
L'autoroute du désert.....	150
<b>Le vivant : L'ANIMAL.....</b>	<b>155</b>
Un million d'œufs.....	156
Promenade en forêt.....	162
Les Crocodiles.....	164
Les animaux muets, conte de Noël.....	167
Les animaux de Peyrins.....	170
L'homme, un animal gomme un autre.....	177
Bestioles intimes.....	181
Qu'est-ce qu'un homme ?.....	184
L'Alouette.....	186
<b>Le vivant : L'HOMME.....</b>	<b>188</b>
Vraie lettre au Père Noël.....	189
Les téléphones.....	191
Les sacs poubelles .....	196
Les nouveaux hommes sauvages.....	199
Les AAA.....	207
Le TPV.....	210
Le cas Robert Valdeau.....	216
La toison de cristal.....	223
Venise.....	226
Des souris et des hommes, 2.....	232
Bonnes vacances.....	236
Le Faux gras.....	243
J'étais mort... je suis vivant.....	248
Les répondeurs.....	252
<b>Soyons sérieux.....</b>	<b>258</b>
FinS du monde.....	259
Justice.....	261
Ticket restaurant.....	266
Je fais un pari.....	270
Vive le Concorde.....	276
Lettre à un ami de retour sur terre.....	278

# Avant-propos

*ubi sum, ibi patria.*

Ma patrie est concentrique.

Mon corps est d'abord ma patrie. J'habite en lui au plus intime de moi-même, et pourtant tant d'éléments en lui me sont étrangers. Je m'y trouve et retrouve bien la plupart du temps même si parfois il devient très inhospitalier et me donne envie de le fuir au loin.

Ma maison, ma famille, mes proches sont ma patrie. C'est là que je vis le plus souvent, au milieu d'un réseau de relations familiales, fraternelles, amicales. C'est là aussi que se vivent les déchirements les plus douloureux parce que provenant de quasi-alter-egos.

Ma commune, mon département, ma région sont ma patrie où j'exerce ma vie professionnelle, associative, publique.

La France, mon pays, est ma patrie où mon langage rencontre des oreilles familières à cette langue française que j'ai la prétention d'aimer, de connaître, d'apprendre toujours mieux.

La France dont l'histoire m'a passionné, me passionne encore. La France et ses habitants, bagarreurs, hâbleurs, discoureurs, donneurs de leçons, toujours en bisbille, mais généreux, humains, si humains, la France est ma patrie.

L'Europe est ma patrie, communauté de civilisation, pays frères, ennemis parfois, comme dans une famille.

La Terre et toutes ses couleurs, tous ses langages, toutes ses croyances, toute sa poésie, tous ses habitants, sont ma patrie. Communauté de destin, passagers de la même petite planète, du même vaisseau spatial croisant au bord de la galaxie. Les Terriens sont mes frères, mes semblables.

Le système solaire est ma patrie que ces mêmes Terriens, explorateurs balbutiants et magnifiques, commencent à peine à parcourir.

La galaxie, l'univers entier est ma patrie. Poussière dans les abîmes, ma conscience, certains soirs d'été, allongé sur une prairie, les yeux dans les étoiles, ma conscience sent mon adhésion intime à ce cosmos dans lequel je voyage à mon gré avec le vaisseau poétique de mon imagination.

Ma patrie est concentrique.

L'instant présent, où je tape ces mots, est ma patrie. Je n'habite nulle part ailleurs que dans cet instant-là.

Aujourd'hui est ma patrie, de mon lever à mon coucher, la journée s'ouvre et m'accueille dans mes activités... quotidiennes, qu'il pleuve ou qu'il vente, dans la chaleur de l'été tout aussi bien que dans le dépouillement glacial de l'hiver.

La nuit écoulée, la nuit à venir est ma patrie dans laquelle je vis intensément à travers mes rêves.

La semaine, les mois, les saisons bariolées, les années, le calendrier, sont ma patrie. Laps de temps qui rythment nos existences et lui donnent leurs reliefs.

Tout le passé et son histoire d'où j'émerge dans ma fragilité est ma patrie que j'apprends à mieux connaître, à mieux aimer, dans ses ombres et ses lumières.

Tout le futur est indubitablement ma patrie. Ce futur habité par nos enfants qui ne vivent que parce que nous avons vécu et ramasseront les poubelles que nous aurons abandonnées aussi bien qu'ils accrocheront dans leurs musées et rangeront dans leurs bibliothèques nos œuvres, notre participation à la création continuée.

L'éternité – non l'immortalité qui serait un enfer – l'éternité est enfin la patrie, le paradis auquel j'aspire, hors du temps et de l'espace, dans la simple gloire de la vie.

# Invasion

*Que représente la biosphère sur Terre ? Lors d'une randonnée en montagne, en forêt ou lors d'une plongée sous-marine, nous apprécions la diversité de la nature : la flore colorée d'une prairie alpine, l'incroyable diversité de la faune d'un lagon et les traces discrètes des animaux d'une forêt ! Mais notre vision des espèces qui peuplent la planète est biaisée. Nous remarquons les organismes les plus visibles - ou les plus gros - mais nous sommes loin d'imaginer l'importance de « la majorité invisible »*

*(Encyclopédie de l'environnement)*

J'étais perdu. De chemins sinueux en sentiers tortueux, au travers de cette forêt si peu connue de Moitron-Minot, en Côte d'or, la nuit était arrivée, comme à son habitude dans cette région, à pas de velours, sans faire de bruit, sans s'imposer brutalement à la façon tropicale, sans obscurité pleine et angoissante, avec ses lueurs d'étoiles et ses reflets de lune sur les flaques.

Soudain je vis ce qui ressemblait à une énorme tour de béton tomber du ciel et se vriller dans le sol. Sans faire aucun bruit, si ce n'est le froissement des quelques feuilles mortes dérangées dans leur lente décomposition.

J'observais le fait, sans bien réaliser de quoi il s'agissait, tout au présent de l'action. Un peu comme lorsqu'on est dans une si-

tuation gravissime, accidentogène, périlleuse et que l'on agit sans crainte ni peur mais par réflexes d'habitudes prises et installées. Dans une telle situation, on se réserve pour plus tard, lorsqu'on sera bien tiré d'affaire, le droit aux frayeurs rétrospectives, se convaincre qu'on l'a finalement échappé belle et se croire quelques instants le héros d'un film.

Devant moi se dressait donc une sorte de tour sans portes ni fenêtres, d'une trentaine de mètres de hauteur, dont la muraille semblait de béton gris, légèrement galbée. Un instant auparavant, clairière ombreuse ; et maintenant cette « tour » descendue du ciel et comme vissée dans le sol. Je n'avais pas eu la berlue : elle avait bien tourné sur elle-même comme une gigantesque vis en s'enfonçant dans la terre. Dans la terre.

Je n'eus guère le temps de me perdre en conjectures. En effet, quelques secondes plus tard, ce qui ressemblait à une immense soucoupe volante, toujours en béton, et tout en tourbillonnant silencieusement toujours, se posa au sommet de la tour et sembla s'y installer à son aise, telle une cigogne sur son aire. Le tout, tour et soucoupe, ressemblait à un château d'eau comme un homme ressemble à un autre homme. Un château d'eau récent, aux formes dynamiques, hyperboliques et cintrées.

En en faisant le tour, le tour de la tour, je pus observer, à quelques mètres de hauteur, une sorte de porte que je n'avais pas remarquée dans un premier temps. Une porte fermée. Qui ne faisait pas mine de vouloir s'ouvrir. Puis...

Puis rien.

Plus rien ne se passa. Et je commençai à frémir : la peur, la hideuse peur, tentait d'installer ses tentacules gluants dans mon

âme. Elle y parvint finalement assez bien et me poussa à décamper dare-dare.

De perdu que j'étais, je me retrouvai assez rapidement, bizarrement, au centre d'un petit village, sur une place d'église. Un bistrot était encore ouvert.

Revenant à la civilisation, je m'enquis auprès de la population et leur parlai de ce « château d'eau » dans la forêt.

« Ah oui, le château d'eau de Moitron-Minot. Mais il est désaffecté depuis longtemps... ! », me répondit le cafetier, sans s'intéresser davantage à moi.

De crainte de passer pour un demeuré, ce qui pour l'avocat international réputé que je suis eût probablement fait mauvais effet, je me tins coi sur mon aventure mais me promis en mon for intérieur d'élucider ce mystère.

Avais-je été le jouet d'une distorsion temporelle ? Il est vrai que depuis un certain temps, il m'arrivait des rêves étranges. Par exemple, trois nuits avant ma promenade nocturne dans la forêt de Moitron-Minot, j'avais rêvé avoir dix-huit ans, moi qui en ai presque soixante, et retrouvant la fougue de ma jeunesse j'avais croisé, en songe bien sûr – n'allez pas imaginer que je déraile –, des personnes bien plus âgées que moi, décédées depuis plus de quarante ans, et que je n'avais pas revues depuis des années et des années. Ainsi, une vieille grande-tante, que je n'avais vue qu'en de rares occasions de mon enfance ou lors des cérémonies de vœux que les enfants devaient subir alors en signe de respect envers les anciens. Dans mon rêve, je lui donnai des cours de maths. Un comble pour moi qui ai eu 4 sur 20 au bac !

Et d'autres indices, en y réfléchissant bien, des coïncidences étranges, des messages inattendus, des lectures étonnantes et in-



habituelles... avaient parsemé les dernières semaines de mon existence. Serais-je en train de devenir fou ? Tout en m'en rendant compte ? Peut-être, mais je restais lucide sur mon état, ce qui paraît contradictoire avec le diagnostic d'aliénation mentale.

Quoi qu'il en soit, je décidai d'en avoir le cœur net et de mener une enquête sur cet étrange château d'eau désaffecté mais qui tombait du ciel en deux moments successifs et en deux morceaux séparés.

Mes premières investigations consistèrent à vérifier s'il existait d'autres châteaux d'eau désaffectés quelque part en France. À ma grande surprise, et le lecteur incrédule peut aisément vérifier cette assertion, il en existe plusieurs. Et tous, sauf un qui se trouve dans la banlieue parisienne, habité par un marginal qui passe son temps à imaginer des futurs impossibles, se situent en des endroits éloignés des villes et des routes, souvent au milieu de grandes forêts comme celles de Moitron-Minot.

Pour ne pas éveiller trop de curiosité, je jetai mon dévolu sur un de ces édifices, situé au cœur de la forêt de Saint-Étienne-de-Lugdarès, proche du parc national des Cévennes, mais à l'extérieur de celui-ci.

Peu importe les détails de mes investigations, en voici le résultat : exactement le même monument de béton, tout aussi clos, sans aucune issue apparente, si l'on excepte cette porte en hauteur qui paraissait elle aussi hermétiquement close.

Par la suite, je fis le tour d'une dizaine de ces châteaux d'eau. Tous identiques. Tous inquiétants. Tous clos et réellement sans issue. Oui, je l'avais vérifié en louant une nacelle d'élagage : ce qui semblait, vu d'en bas, une porte fermée, n'était en réalité

qu'un vague relief en trompe-l'œil sur le béton. Il n'y avait aucun interstice, aucune ouverture.

Ne me demandez pas comment je m'y suis pris, cela alourdirait inutilement mon récit (*ce qui n'est en effet pas dans mes habitudes, hein...*), cependant, je suis monté sur le faite d'une de ces constructions. Et là non plus, aucune ouverture ! Je n'essayai même pas de vérifier sur les autres s'il en était de même.

De même, j'ai inspecté la ligne entre la « tour » et la « soucoupe », puisque, n'est-ce pas, j'avais vu les deux morceaux séparés, dans le temps et dans l'espace. Or, aujourd'hui, dans tous ces bâtiments, il n'existe aucune discontinuité apparente. Ils semblent tous construits d'un seul bloc, d'un seul tenant !

J'ai alors passé plusieurs semaines à observer de jour comme de nuit l'un de ces châteaux d'eau situé particulièrement à l'écart. J'ai même dissimulé aux environs un système de vidéo-surveillance capable de détecter le plus infime mouvement. Et, mis à part les activités ordinaires des animaux habituels de la forêt, bien qu'étant venu, je n'ai rien vu, rien entendu. Je faisais un piteux César d'opérette ! Veni, vidi que dalle , pas vici du tout !

L'énigme était colossale.

C'est alors que je me résolus à faire appel aux lumières de mon ami Allan Pindu, qui avait déjà brillamment résolu l'affaire des nouveaux hommes sauvages ainsi que celle du code nucléaire perdu à la mort de l'ancien président<sup>6</sup>. J'allai donc lui rendre visite par un beau soir de printemps dans lequel, fenêtres ouvertes sur la nuit, la fumée de sa pipe ne m'incommoderait pas trop lorsque nous savourerions, comme à son habitude quotidienne et vespérale de vieil alcoolique mondain, un vieux por-

---

6 cf. les récits qui ont relaté ces faits !

to indéfinissable autrement que par l'expression de « petit Jésus en culotte de velours ». Il était une des rares personnes de mes nombreuses connaissances, voire l'unique, à qui je pusse me confier sans inquiétude ce que j'avais observé et qui manifestement ne préoccupait que moi.

Il tira deux ou trois lentes bouffées de sa pipe nauséabonde, réfléchit quelques instants en plissant les yeux dans le vague, puis, secouant le fourneau de son brûle-gueule dans un pavé de verre qui lui servait de dépotoir à cendres, il annonça sans sourciller : « S'il n'y a aucune issue visible, c'est donc qu'il en existe une invisible, et s'il en est une invisible, c'est qu'elle est cachée, dissimulée, enfouie.

– Mais, rétorquai-je, je suis resté plusieurs nuits à l'affût, j'ai installé des caméras détectrices de mouvement tout autour. Il s'est écoulé plusieurs mois depuis. Et rien, aucun signe de mouvement ni de quoi que ce soit. Rien n'a été enregistré.

– Si rien n'a été enregistré, c'est donc que l'issue est ailleurs.

– Ailleurs ? Je ne comprends pas.

– N'ai-je pas dit « cachée, dissimulée, enfouie... », et il fit traîner la voix sur ce dernier qualificatif.

– Attendez ! Vous n'êtes pas en train de me dire que...

– Mais si, vous avez saisi. L'issue est o-bli-ga-toi-re-ment enfouie sous terre. Il n'y a aucun doute à avoir là-dessus. Et, si vous voulez, nous irons nous en assurer dès que possible.

Quelques semaines après cette discussion vespérale, empuan-tie et printanière, nous étions, Allan Pindu et moi, en train de creuser une tranchée au pied d'un des édifices insolites que j'avais réussi à acheter aux domaines en arguant qu'il y avait bien, près de Paris, une telle construction qui servait de loge-

ment et que, pour ma part, je désirais en faire une résidence secondaire originale à l'instar de ce Parisien farfelu. Ma fortune, plus ou moins bien acquise dans mes activités avocatières et internationales, me permettait également d'accélérer le zèle des fonctionnaires en charge de ces dossiers. Enfin, je passe sur les détails de la procédure. Il suffit de savoir que j'étais dorénavant propriétaire du château d'eau désaffecté de Moitron-Minot et de quelques hectares de forêt autour. Cela me donnait la possibilité de réaliser toutes les investigations préconisées par mon ami Pindu.

Nous creusâmes donc, et arrivâmes, sans difficulté particulière mais non sans appréhension, par une sorte de tunnel, qui, en d'autres temps aurait pu faire une sape, jusque sous l'édifice. La terre était assez meuble, et certainement très fertile vu l'abondance de vers de terre que nous y trouvions.

Notre appréhension se transforma en stupeur incrédule, lorsque nous vîmes, comme l'avait parfaitement deviné mon ami, une issue circulaire au plein centre du bâtiment. Comme si le fond de la tour était percé d'un trou de barricade. L'issue ne faisait que quelques centimètres de diamètre. Et par cet orifice, sortaient, tombaient, devrais-je plutôt dire, compte-tenu que nous avions dégagé une espèce de pièce en sous-sol, des lombrics, par dizaines, milliers et dizaines de milliers !

Pas de doute à avoir, nous en arrivâmes à la conclusion sidérante (*je vous passe encore une fois les détails*) que nous avions affaire à une sorte de vaisseau extra-terrestre rempli d'envahisseurs pacifiques, du moins c'est que nous pensâmes, qui n'étaient autres que de vulgaires lombrics.

Comment ces animaux, enfin ces êtres, avaient-ils pu élaborer de tels engins ? Comment communiquaient-ils ? Que venaient-ils faire chez nous ? Il y avait là de telles impossibilités, de tels abîmes d'étrangeté, de telles incohérences, que nous décidâmes de ne rien dire mais de seulement observer, réfléchir et tenter de comprendre...

Ce fut encore mon ami Allan Pindu qui me mit sur la voie d'un début sinon de compréhension, du moins d'acceptation de l'impossible en me disant :

« Ces vers de terre sont peut-être l'aboutissement suprême d'êtres dont l'évolution s'est poursuivie sur des milliards de lustres lorsque nous-mêmes, humains, n'avons que quelques millions d'années au compteur. »

Et comme je me récriais, il rajouta :

– Voyez-vous, le temps est une variable d'ajustement très élastique. Imaginons un instant qu'un de nos ancêtres Cro-Magnon revienne parmi nous, au 21<sup>e</sup> siècle. Croirait-il que nous sommes réellement des hommes semblables à lui ? Pas sûr. Nous si chétifs, malingres, pâles. Et comprendrait-il, même partiellement, notre technologie ? Non, il nous prendrait probablement pour des êtres inférieurs et ferait de nos usines atomiques, de nos avions, de nos porte-avions et de nos porte-jarretelles en dentelles des objets venus d'ailleurs, mais certainement pas issus de nos mains gourdes, maladroitement, incapables de broder d'aussi fins motifs et qui ne peuvent qu'à peine soulever la massue avec laquelle il nous assommerait dès l'abord, par prudence et principe de précaution.

Et en effet, je restai assommé par cette massue virtuelle : une invasion de lombrics ! Mais pourquoi donc venaient-ils sur

Terre ? J'en récupérerai bien quelques-uns pour mon potager. Et si je n'étais déjà suffisamment riche, je les vendrais à un professionnel du lombricompostage. Très à la mode, ça, le lombricompostage. Cependant, mon ami Allan Pindu, me sortant de mes creuses songeries, me dit qu'il serait tout de même intéressant de faire étudier de plus près ces bestioles par des biologistes et des zoologistes. D'ailleurs, il connaissait bien le patron d'un laboratoire réputé en la matière avec lequel il avait autrefois entretenu des relations à l'occasion d'une affaire ténébreuse qui avait nécessité leur collaboration. Ce savant internationalement réputé était devenu son ami. Il s'agissait du célèbre Francis Watson dont les travaux sur l'ADN font autorité dans le monde entier.

Nous ramassâmes donc quelques poignées de ces vers E.T. et les confiâmes au fameux laboratoire.

C'est seulement quelques jours plus tard que Watson nous fit part d'une découverte sidérante : les lombrics de l'espace nourris de terre irradiée la rejetaient en tortillons ne comportant aucune trace de radioactivité. Aucune !

Eh bien, si les E.T. lombrics ne savent pas pourquoi ils ont atterri sur terre, nous on va leur indiquer : au boulot pour nous sortir de la mouise !

## Une histoire à deux balles

*Et puis il y a toujours pour moi cet aspect bouleversant de l'animal qui ne possède rien, sauf sa vie, que si souvent nous lui prenons. Il y a cette immense liberté de l'animal, vivant sans plus, sa réalité d'être, sans tout le faux que nous ajoutons à la sensation d'exister. C'est pourquoi la souffrance des animaux me touche à ce point, tout comme la souffrance des enfants.*

*(Marguerite Yourcenar)*

PAN – une seule balle a suffi. Un petit bout de plomb brûlant a tué mon enfance. Une seule balle tirée d'un grand fusil par une grande personne. Une seule balle a fait tout l'ouvrage et ma première pensée d'homme est venue : « Il est bon d'abrégier la souffrance des bêtes. » Il vaut mieux tuer brutalement un chien qui souffre plutôt que de le laisser agoniser dans ses cris et ses tortillements de fauve.

Il vaut mieux... Tout tient dans ces trois mots... Trois mots de calcul... Voyons ce que commande l'intérêt !

Daisy est morte. Trois mots encore. Elle a juste laissé une petite boule de poils qui se noue dans ma gorge et qui m'empêche de manger ce soir. Daisy était une chienne, notre chienne. Notre voiture lui a cassé les reins alors qu'elle bondissait de joie à notre retour...

Nous venions d’emménager dans une grande maison au milieu de la forêt limousine où déjà nos cris résonnaient. Cris de joie de la découverte. Jamais je n’ai été aussi inconscient. J’étais heureux d’avoir quitté...

PAN – une seule balle a suffi. Un petit bout de plomb brûlant m’a fait franchir les mondes. Il y a de ça bien longtemps. Avec une carabine 9 mm, je tuai une mésange d’une seule balle – dans la tête. J’ai su que c’était dans la tête car elle est tombée, raide, droite, et sans tête.

C’était mon premier tir.

Très fier, je rentre annoncer à ma Maman l’exploit de son fils. Brandissant le petit oiseau en le tenant par les pattes, obscurément, j’attendais les louanges que l’on fait à un homme.

– *C’est un coup très adroit, mais c’est ignoble de tuer une mésange*, me dit-elle simplement. Sans rien ajouter d’autre puis retournant à ses occupations.

Ce jour-là j’avais appris ce qu’était une mère. Ma mère.

Et je n’étais plus fier du tout.

Puis Daisy est morte, achevée d’une balle de 22 long rifle.

Depuis, j’ai le bonheur des certitudes fragiles qui demandent à être réaffirmées à chaque seconde.



# Les animaux muets, conte de Noël

*C'est Noël chaque fois que vous vous taisez pour écouter quelqu'un.*

*(Mère Teresa)*

Tout le monde le sait bien maintenant. Seuls quelques esprits forts persistent à dire – *mais dans le fond de leur cœur, ils n'en sont peut-être pas si sûrs que cela* – que tout cela n'est que fariboles, contes de bonne-femme et histoires à faire tenir sages les enfants. Tout le monde le sait bien : la nuit de Noël, mais seulement la nuit de Noël, les animaux prennent la parole et ce qu'ils disent est toujours riche, très riche d'enseignements. Le seul problème, c'est que rares, très rares sont les hommes qui les entendent. Il faut pour cela, avoir le cœur pur, ravoir l'esprit d'enfance et bien sûr et par-dessus tout, savoir veiller. Avoir, ravoir et savoir ; en un mot : être.

Les animaux parlent la nuit de Noël, c'est bien connu, mais cette année-là, et depuis pas mal d'années déjà, des animaux, il n'en reste plus guère sur la Terre qu'ont envahie les zoms. Et ceux qui survivent demeurent silencieux en des réserves closes et jalousement gardées, des zoos-vitrines où l'on instruit les enfants des beautés passées de la nature, des laboratoires expérimentaux dont on ne parle guère tant on en a honte, des fermes

intensives et avitailleuses de protéines scientifiquement hormonées.

La Terre toute entière est devenue une arche de Noé dont les pilotes aveugles font croire qu'ils pourront sauver la diversité animale dans un monde futur débarrassé du déluge consumériste et carboné. Et tous les zoms font mines de croire cela...

Et voilà qu'on y arrive à cette nuit sainte, merveilleuse, émerveillante de Noël. Cette nuit où les animaux prennent la parole, sauf que, cette année-là, les animaux avaient décidé de se taire, de faire la grève de la parole. De toute façon, des cœurs purs, il n'y en avait plus, l'esprit d'enfance s'était depuis longtemps mué en esprit du lucre et les gens ne savaient plus veiller, mais seulement bâfrer en cette nuit de Noël devenue païenne, clinquante, écœurante.

La famille des zoms va cependant à la messe de minuit, comme on va au musée s'émerveiller des belles choses du passé révolu. Il faut faire vivre les traditions, c'est dans l'air du temps.

De cierges allumés, des branches de sapin odorantes, de l'encens à profusion, une crèche naïve, d'anciens cantiques aux airs éternels qu'on n'oublie pas : tout était réuni pour une belle cérémonie comme dans le temps... Même si chacun en son for intérieur, pense déjà aux chapons, foies gras, huîtres, et autres saint-jacques qui attendent la curée...

C'est quand le curé monta en chaire pour son sermon et se mit à braire que les premiers sourcils se froncèrent. Il se passait quelque chose de pas ordinaire. L'assistance entendait vraiment les braiments de l'officiant, et tout le monde les comprenait cependant. Ils disaient qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, que la mélodie du cœur valait mieux que les symphonies

criardes, que l'âne pouvait être un modèle bien plus qu'un objet de risée.

Puis le prêtre se mit à aboyer et tout le monde comprit que la fidélité était essentielle. Quand il se mit à miauler, les zoms présents saisirent que personne ne pouvait leur dicter leur comportement, qu'ils étaient libres de leurs pensées. Après les miaous, ce fut un rugissement qui se fit entendre, qui disait en clair que la force était au service du droit.

Et le curé blatéra, déblatéra ainsi en toutes langues animales du monde et l'assistance comprenait tout. Il termina magnifiquement par le chant du poisson rouge et chacun médita le silence en son cœur d'enfant retrouvé.

Trilles, roucoulades, sifflements variées, chants d'oiseaux accordés, ainsi s'élevèrent ensuite les cantiques sous la vénérable voûte de la vieille église qui retrouvait le goût de la fête.

Cette nuit-là, les animaux restèrent muets, ce furent les hommes qui parlèrent leurs langages et comprirent enfin que le moment était venu de la colombe et de l'olivier, le moment d'ouvrir l'arche et de libérer enfin la vie.

# L'Alouette

*Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et  
ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les  
nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?*

*(Évangile selon saint Matthieu)*

Tout bien réfléchi,  
La vie ne se borne-t-elle pas le plus souvent à imaginer  
Par tous les moyens possibles  
Comment éviter la souffrance  
Propre à toute existence ?

Se lever en humanité n'est-ce pas  
Accepter enfin de souffrir  
Voir que la réalité est là  
L'ultime vérité de solitude ?

Siddharta était un sage qui prônait avec ses amis  
Gandhi, Lanza Del Vasto, Tagore, Mandela...  
D'éviter d'infliger quelque mal que ce soit  
À qui que ce soit

Chercher l'apaisement dans l'absence de souffrance n'est ce-  
pendant pas vivre

Car un manque ne comblera jamais un vide.

Seul le sang versé en rançon déborde

Sur les nappes blanches

Étanche notre soif inextinguible de bonheur.

Pourquoi faut-il en arriver là

Et ne serait-il pas plus simple

De reprendre nos charrues

Nos bœufs

Et suivre l'alouette ?